

Moi, l'Indifférent

Les premières lueurs de ce jour du mois de mai entrent à pas feutrés dans ma pièce immense et endormie. La lumière du printemps se lève sur ceux qui m'entourent ici, qui vivent avec moi depuis si longtemps. A travers les hautes fenêtres, j'aperçois les arbres centenaires du jardin et j'entends les premiers chants d'oiseaux louant le jour nouveau qui se lève, encore.

Comme je voudrais que ces matins miraculeux ne finissent jamais ! Mais déjà retentissent les tintements de clés agitées, les voix d'hommes qui s'interpellent, les grincements du parquet foulé par ces gardiens hâtés de commencer leur journée de travail. Comme chaque matin ici, l'intensité du jour naissant s'évanouit dans l'agitation des hommes.

Et comme chaque matin ici, Alphonse entre et prend possession des lieux. Je le suis des yeux, sans rien perdre de ma posture. Alphonse, c'est mon gardien. Un brave type, plein d'une gentillesse emprunte de mélancolie. Ses grands yeux sombres lui donnent cet air toujours étonné, son nez cassé déforme la ligne de son visage. Une longue cicatrice a creusé un sillon rougeoyant le long sa joue droite, s'arrêtant juste à temps pour ne pas abîmer son regard. La grande guerre a disloqué cet homme dans sa chair et son âme, il en est sorti boiteux et meurtri pour toujours. Il vient finir avec nous ce qui lui reste de jeunesse, pour continuer à gagner sa vie.

Il s'assoit de longues heures sur sa chaise, bedonnant dans son uniforme de gardien de musée, à l'entrée de notre salle « Lacaze ». Il connaît beaucoup de visiteurs réguliers ici et ne se lasse pas de notre présence fidèle, rassurante, silencieuse, loin de la terreur de son passé.

Il est drôle aussi. Lorsqu'il est seul, parfois, il se prend à parler avec nous. Il s'avance vers moi, de son pas qui tangué, ouvre ses bras d'un air espiègle, engage sa jambe vers l'avant, relève la tête et s'exclame : « Vous, l'Indifférent, vous m'offririez bien un pas de danse ? » en exécutant maladroitement quelques arrondis de jambe, une mélodie imaginaire rythmant le tragi-comique de la situation. Moi, jeune homme élégant dans mon costume de satin, je suis pris de pitié pour ce pauvre corps encombrant qui gesticule devant moi.

A chaque fois qu'il m'interpelle de la sorte, je ressens cette tristesse mêlée de colère à cause du nom que l'on me donne. Pourquoi m'appeler « l'Indifférent » ? Qu'est-ce qu'un nom sinon le choix arbitraire de celui qui vous amène au monde ? Ce nom qu'il vous donne, il évoque quelque chose, quelqu'un, ou quelque part même, pour votre créateur qui a vécu tant de choses avant vous ; mais vous, vous le portez toute votre vie, il s'enracine en vous, il devient vous. Et comment vivre avec ce nom si vous n'en comprenez pas le sens ? Était-ce une farce ? Un message à interpréter ? Une question posée à la postérité ? Qu'a donc voulu signifier mon père, Jean-Antoine Watteau, lorsqu'il m'a fait naître de ses tannins et m'a donné ce nom ? A quelle destinée me vouait-il en me nommant ainsi, moi qui suis élégant, raffiné, galant, beau danseur, intrigant ? Car oui vous les verriez, tous ces gens qui m'observent, me contemplent, me détaillent, tous ces artistes qui viennent buter sur la finesse de mes traits, la nonchalance de mon allure, la mélancolie de mon regard ; non vraiment, je ne reste pas indifférent et ne laisse personne indifférent. Non, personne ! Regardez celui-là par exemple, ce jeune homme maigre qui a grandi tout en hauteur, à la chevelure sombre et soignée, dont la fine moustache trahit sa jeunesse encore tendre et qui vient d'entrer discrètement dans ma salle. Il vient me voir si souvent en ce moment. On dit de lui que c'est un artiste, qu'il dessine et peint, qu'il copie les chefs-d'œuvre des grands maîtres qui ont laissé leur trait de génie ici. Moi, je vous assure qu'il a tout l'air d'un sculpteur à la

façon dont il appuie son regard sur moi, comme s'il voulait me tailler dans sa pierre pour créer ma troisième dimension.

Le voilà donc de nouveau ce matin, sortant ses outils de travail, pinceaux, chevalet. Il s'installe, très droit, devant moi. Je m'offre, peu consentant, au regard incisif de cet homme.

« – Bien le bonjour, Bog ! l'interrompt Alphonse.

– Ah, bonjour, répond Bog, concentré, sans lever le regard, la tête penchée sur sa copie.

– Vous choisissez toujours le même, hein ? Vous vous obstinez sur ce petit tableau... Vous ne voulez pas changer de modèle ? Ce n'est pas ce qui manque ici pourtant ! continue Alphonse.

– Ecoutez, Alphonse, j'ai du travail ce matin, je voudrais finir avant que les visiteurs n'arrivent. »

Alphonse porte machinalement la main à son képi d'uniforme : « Je vous laisse, Bog, bonne journée. » Il s'éloigne et sort discrètement de la pièce pour laisser l'artiste travailler.

Bog poursuit son travail, je garde ma pose d'éternité. Au bout de quelques minutes pourtant, celui-ci relève la tête, et de son regard alerte, il scrute son entourage à gauche, puis à droite. Assuré d'être seul, Bog se lève lentement de sa chaise, avance à pas mesurés vers moi. Immobile, j'observe son regard déterminé, son visage impassible qui s'approche. Que vient-il chercher si près de moi ? Je sens bientôt son souffle sur mes pigments, son nez frôle mon existence. Mais que fait-il, bon sang, si près de moi ? Il se déplace alors légèrement sur mon côté droit, et son bras s'élève et passe derrière moi. Les tannins se glacent dans mes fibres mais je tâche de faire bonne figure pour ne pas laisser l'angoisse défigurer ces lignes qui font ma renommée. Je ressens les palpitations de peur dans mon corps figé. Mais que fait Alphonse ? Pourquoi n'intervient-il pas ? Je voudrais crier mais le mur de silence derrière lequel je vis me garde confiné dans mon cadre. C'est alors que des vibrations saccadées traversent tout mon univers. Je durcis tout mon corps pour garder mon équilibre, mon pas de danse reste intact, mais ces secousses de métal frotté derrière moi irradiant tout mon corps. Et puis tout à coup cela s'arrête. Bog s'éloigne en me fixant, une lueur transperce son regard hypnotisé. Il replie et range ses affaires prestement, sans bruit, et s'éclipse. Mais que m'a-t-il dont fait ? Si Alphonse n'a rien vu, rien entendu, il va bien remarquer l'outrage que ce « Bog » m'a infligé !

Mon gardien n'a rien vu. Il a balayé du regard l'univers si familier de sa salle quelques instants, puis s'est accoudé à la fenêtre, et a plongé son regard dehors, dans la nuit qui descend.

Cet étrange assaut recommence ainsi pendant une dizaine de jours de suite, mais Alphonse ne remarque rien. Comment est-il possible de subir une telle intrusion sans que personne ne s'en aperçoive ? Que manigance donc ce « Bog » derrière moi ?

Il arrive à l'ouverture, tôt le matin, ou plus tard en fin d'après-midi. Le printemps revenu attire les visiteurs dans les jardins et les parcs de Paris, plutôt qu'ici, au Louvre. Bog profite des moments où nous, les œuvres, sommes laissées au silence de notre demeure pour commettre son étrange méfait.

Un matin de juin, à l'heure où sonnent les cloches de Saint-Germain l'Auxerrois, Bog ne se présente pas. Ma salle reste vide et muette toute la matinée. Alphonse attend patiemment, regardant par la fenêtre la clarté de ce jour de printemps, assis sur sa chaise. On est dimanche, il terminera son travail à 16 heures aujourd'hui. Il fait beau, les visiteurs paressent dans les allées des jardins, flânant sous la lumière généreuse et s'émerveillant de l'œuvre renouvelée de cette nature flamboyante, nous reléguant au monde des jours de pluie.

Un peu avant 16 heures, alors qu'Alphonse reste dans la pièce d'à côté avec une jeune femme venue s'exercer à la copie, je vois Bog entrer discrètement dans ma salle. Aujourd'hui, il n'a pas emporté son matériel de copie, il a l'air d'un promeneur égaré, un journal sous le bras. Pourtant, il vient se poster devant moi. Il se balance légèrement en arrière pour regarder furtivement à droite puis à gauche, levant un sourcil à chaque coup d'oeil. Puis, à ma grande stupeur, il se rapproche de moi en hâte, saisit mon cadre à pleines mains, tire d'un grand coup sec et silencieux, qui ne me fait cependant pas choir, et m'attire contre lui. Je flotte dans l'air, vois le parquet tanguer sous mes yeux, mais il me tient fermement. Je l'entends alors ouvrir son journal et par des gestes précis, il m'engouffre à l'intérieur. Je saisis son regard tout entier donné à sa tâche, les prunelles de ses yeux brillent d'excitation. Puis plus rien. Je suis plongé dans l'obscurité, sous les pages de son journal repliées sur moi. Il me presse contre lui, se relève soudainement, et j'entends le parquet grincer sous sa démarche retenue. A travers les fibres du papier journal plaqué contre moi, je sens précisément les battements rapides qui tambourinent dans les veines de mon ravisseur.

Soudain, la voix joyeuse et familière d'Alphonse fait tressaillir Bog :

« – Bonjour Bog, vous travaillez même le dimanche ?

– Mais oui, tout comme vous ! » répond Bog, forçant son entrain.

Je sens l'odeur de son corps trahir l'angoisse soudaine de cette rencontre malvenue, mais à l'extérieur, il parvient certainement à tromper le monde par les artifices de son visage. Bog me sert fort contre lui, m'emportant comme compagnon otage de son destin. Que va-t-il donc faire de moi ? Un marchand sombre et discret m'emportera-t-il une nuit contre une maudite somme d'argent ? Alphonse a failli à la seule vraie mission qui lui était confiée, et je le maudis de n'avoir pas su me défendre contre ce bandit. Demain, les grands titres des journaux étaleront ce scandale crapuleux aux yeux des lecteurs mi-curieux mi-amusés par l'audace insolente de ce voleur de tableaux. Parviendrait-on seulement à me retrouver un jour ?

Tout à mes pensées sombres, j'entends soudain une voix fluette héler mon ravisseur : « Monsieur Bogousslavsky, bonjour ! – tiens, voilà donc sa vraie identité, pensé-je tout bas alors qu'il s'incline pour honorer une main tendue – mon ami, vous m'avez l'air bien pressé, où allez-vous ? »

Bog ralentit le pas et répond :

« – Je rentre chez moi.

– Dans ce cas, nous pouvons faire quelques pas ensemble, le Faubourg Saint Honoré est sur ma route, cela fait longtemps que nous ne nous sommes plus rencontrés.

– Bien sûr, bien sûr... » répondit Bog, troublé.

Est-ce l'inquiétude de cette soudaine apparition, non prévue et risquée, mais ce monsieur Bogousslavsky a répondu avec un accent russe que je ne lui ai jamais remarqué auparavant.

Il reprend sa démarche, plus lentement qu'avant, maîtrisant l'agacement de cette rencontre inopportune.

« – Que portez-vous sous votre bras, Serge ? l'interroge-t-elle au bout de quelques pas.

– Eh bien je porte une... un tableau.

– Un tableau ? Comme c'est étrange venant de vous ! rit-elle. Lequel est-ce ?

– Eh bien... c'est sans importance, croyez-moi, un tableau sans valeur.

– Oh, alors vous pouvez me le montrer ! »

La jeune femme a dû faire un geste de trop car Bog s'écrie dans une secousse en me serrant fort : « Non ! »

Le ton est rude et sec, je sens la jeune curieuse abdiquer en silence.

« Pardonnez-moi, Denise, se reprend Bog immédiatement. Je préfère ne pas vous mêler à cela. Enfin, je veux dire... vous ne pourriez pas comprendre, et cela n'a pas d'intérêt. »

Un silence gêné s'immisce entre eux, que l'arrivée à l'angle du Faubourg Saint Honoré vient finalement rompre. J'entends Bog saluer sa compagne rabrouée :
« – Au revoir, Denise, excusez mon humeur. Je me la ferai pardonner une prochaine fois auprès de vous, laissez-moi juste régler quelques affaires, ajoute-t-il en inclinant ses lèvres vers la main tendue.

– Au revoir, Serge » laisse-t-elle échapper froidement.

Après un court instant, je l'entends reprendre la parole : « Vous savez, Serge, je crains que tous ces tableaux que vous copiez sans cesse ne finissent par vous couper de notre monde. On ne vous voit plus beaucoup ces derniers temps à nos soirées, vous semblez passionné au point de paraître importuné par le monde qui vous entoure. Le vrai monde, Serge, celui qu'animent les émotions, les sentiments, le monde vivant, peuplé d'êtres de chair, et non celui de vos toiles ! Tenez, cet « Indifférent » dont vous nous parliez si souvent, écoutez bien son nom ! « L'In-di-ffé-rent ! » Figé dans son corps que jamais rien ne viendra émouvoir, ni votre admiration ni votre haine, ni vos sentiments ni votre corps, vous lui êtes totalement in-di-ffé-rent. Contrairement à moi, Serge... Au revoir », murmure-t-elle d'une voix brisée.

Bog ne lui répond rien, muré dans son méfait. Il s'éloigne rapidement. Il a dû la figer là, au milieu de la rue, l'abandonnant à contre-courant du flot tranquille des passants endimanchés.

Quelques minutes plus tard, je sens Bog pousser lourdement une porte qui claque derrière nous, s'élançant dans des escaliers interminables qui grincent furtivement à notre passage. Dans un bruit de clés secouées, Bog ouvre alors une autre porte avant de la refermer d'un coup sec, et fermer à double-tour l'entrée de ce que j'imagine être son repaire. Soufflant, haletant, reniflant bruyamment, murmurant des « voilà je l'ai fait, voilà maintenant il est avec moi, tout se passe comme prévu », Bog cherche son souffle, en dégrafant son pardessus, et s'assoit par terre, adossé tout contre la porte. Il attend quelques minutes, prostré dans cette position. Puis il se relève, et me pose délicatement sur son chevalet, et, avec les gestes d'un amoureux, il découvre une à une les pages qui me tenaient caché, me dévoilant peu à peu à son regard plein de désir. Il a bravé les hommes et les lois pour m'emporter dans sa folie. Se rapprochant tout près de moi, il murmure à demi-mots des confidences, ses mains sûres et savantes me parcourent, il me possède de ses yeux où je vois briller son âme comblée. Il reste un moment contre moi, dans le silence de la plénitude. Le jour baisse par la fenêtre de son atelier, la lumière dorée du soir repose sur ses outils dérangés, ses meubles de bois sombre et ses toiles tendues aux murs. Il y a ici tant d'Indifférents ! Il m'a donc copié tant que cela ? Quelle folie ! Je m'aperçois alors des variations étonnantes que Bog a imaginées : là, il m'habille d'un costume vert sombre qu'une cape ocre vient protéger, et me chausse de souliers à boucles d'or. Et là, il me coiffe d'un chapeau rehaussé d'une plume longue et volumineuse. Là encore il corrige l'arrière-plan pour animer autrement la lumière autour de moi. Ainsi donc, il m'a donné d'autres vies ici, mais sans jamais trahir la grâce déployée de mon pas de danse.

Je reste quelques jours, posé ainsi sur son chevalet, au milieu de tous ces autres moi. Bog va et vient, prenant soin de bien refermer la porte à clé à chaque passage dans son atelier, comme si sa vie en dépendait. Souvent, il s'assoit face à moi, m'observe, chuchote en passant lentement ses mains sur moi. Je suis de plus en plus certain que personne ne viendra me chercher une nuit contre une somme d'argent, mais plus je m'en convaincs, moins je comprends ce que Bog veut faire de moi exactement.

Un jour pourtant, Bog revêt sa blouse de travail, s'installe sur un tabouret, de telle sorte que je suis à hauteur de son visage. Tout en préparant ses pinceaux et mélangeant ses essences, il me confie :

« Sais-tu, l'Indifférent, que les sbires du gouvernement français sont en émoi ! On offre 200 000 francs à quiconque donnera un indice sérieux pour te retrouver ! 200 000 francs, je pourrais devenir riche avec ça... mais j'ai prévu autre chose pour toi et pour moi. Je vais te redonner ta splendeur d'antan, révéler au monde ton vrai visage, tel que tu as été conçu. Je vais réparer l'outrage qu'ils t'ont infligé, ces incapables du Louvre, avec leurs grossières restaurations ! »

Bog remplace tout d'abord le cadre en bois de ma toile par un de sa fabrication, puis brûle l'ancien. Une partie de mon histoire pluri-centenaire part en fumée dans ces volutes sombres qui émanent de son fourneau. Est-il bien conscient de ce qu'il entreprend ? Visiblement, on peut s'attendre à tout avec lui. Je ressens alors une immense solitude, abandonné à cet artiste loufoque et passionné.

Il poursuit sa tâche en nettoyant le pourtour de mon univers afin, décrit-il à voix haute, « de faire apparaître sous le mastic un feuillage vert absolument aérien ».¹

Il commence par faire glisser un pinceau doux et sec sur moi, puis sur l'ensemble de la toile. Il applique ensuite une nouvelle couche de vernis, je retiens ma respiration pour ne pas suffoquer dans ces vapeurs de résine et de térébenthine. Tout au long de son travail minutieux, l'intensité du regard de Bog et les gestes caressants du pinceau convoquent en moi les souvenirs lumineux de ma naissance, sous le geste inspiré de Jean-Antoine Watteau. Il me semble alors qu'en cet instant précis, le buste penché sur ma toile et le visage tendu dans l'instant créateur, Bog glisse tout entier dans le corps de mon maître. Il l'atteint charnellement en s'imprégnant des gestes qu'il a eus avec moi des siècles auparavant. En cet instant, je suis, moi l'Indifférent, cette faille de l'espace et du temps où fusionnent le maître et son disciple.

Le jour baisse par la fenêtre de son atelier, Bog se tient maintenant immobile devant moi, silencieux, un vague sourire flottant sur ses lèvres charnues. Il contemple la qualité de sa restauration. Il murmure pour lui-même que « c'est parfait », que je suis à présent tel qu'il le voulait, et que « maintenant le monde va savoir ». Je me sens différent, quoiqu'un peu alourdi par cette nouvelle couche de vernis presque sec.

Pendant deux jours, je vois Bog s'asseoir de longues heures à son bureau ; ne mangeant presque plus, il écrit, multipliant les pages noires et raturées, me jetant des regards attentifs et levant les yeux pour réfléchir.

Le troisième jour après cette restauration, vers le milieu de l'après-midi, Bog, me tenant à bout de bras, me déclare :

« Tu es guéri, maintenant, tu es rayonnant de santé, il est temps de rentrer chez toi. Tu es très attendu, tu sais. Nous avons rendez-vous à 16 heures avec la célébrité, toi et moi. »

Il m'a déposé avec soin dans une valise ajustée à mon cadre, et m'emporte à travers le boulevard Saint Honoré, dans la chaleur lourde de ce mois d'août. Vais-je enfin revenir chez les miens, retrouver ma place entre « Le Gilles » et « L'Automne » ? Bog me raccrochera-t-il à mon clou, aussi discrètement qu'il m'en a retiré ? Où donc a-t-il organisé son rendez-vous avec la célébrité ?

C'est alors qu'un brouhaha d'interpellations et de discussions animées se fait entendre autour de moi. Avançons-nous déjà dans les couloirs du Louvre ? Je ne peux me fier qu'aux sons que je perçois à travers la toile de mon coffre pour tenter de comprendre ce que Bog a derrière la tête.

Je l'entends toussoter faussement, et le silence éteint peu à peu les voix d'hommes autour de nous.

¹ Citation de Serge Bogousslavsky reprise dans le journal « Le Petit Parisien » du mardi 15 août 1939

Le balancier d'une horloge de parquet tinte quatre fois, résonnant dans un mutisme tendu, puis Bog, d'une voix assurée, déclare solennellement :

« Messieurs les journalistes, Maître, je vous sais gré d'honorer mon invitation à cette conférence. Ce lundi 14 août 1939 marquera le cours de l'Histoire de l'Art. J'ai en effet l'immense fierté de restituer ici, sous vos yeux, un chef-d'œuvre emprunté au musée du Louvre le dimanche 11 juin dernier. Vous pourrez admirer sa grandeur et son éclat retrouvés par mes soins. Messieurs, l'Indifférent – il a prononcé mon nom distinctement – peut à présent retrouver sa place et sa célébrité au Louvre. »

Une clameur de surprise inquiète s'élève alors parmi les spectateurs, dont les regards ahuris détaillent les gestes lents de Bog me découvrant peu à peu.

Il m'adosse contre son buste, et un orage de lumières d'appareils photos et de cris se déverse sur nous. Bog sourit, insolent, au milieu de ce déchaînement de stupeur, de colère et d'exclamations outrées. Certains crient au scandale, d'autres au mensonge, d'autres encore à la folie, à la manigance, au complot ! Au milieu de ce déferlement de haine, je me vois ridiculisé, honteux de tout ce que Bog m'a fait subir, depuis ses méfaits pour limer mon fil de fer, mon enlèvement en pleine journée, sans compter ce vernissage grossier et la mise au feu de mon encadrement, jusqu'à cette marée médiatique qui me tétanise : d'aucuns doutent à présent de mon originalité ! Ce Bog me traîne dans la boue des receleurs de tableau, des apprentis-restaurateurs. Un poids immense de solitude et de malheur s'abat sur moi. Je ne vauds plus rien qu'une histoire grossière de vol et de restauration ratée. J'en perds jusqu'à mon identité.

Pourtant, dans mon tourment et ma honte, j'apprends que, bientôt, je serai de nouveau séquestré, gardé à l'abri d'un malheur encore plus grand : tomber aux mains de l'ennemi. Le monde entier est sur le point de perdre l'équilibre au bord du gouffre.

Alors plus rien ne me retient de pleurer. Pleurer ce monde chaotique qui jettera des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards dans la détresse, la misère et la mort, pleurer ces artistes, peintres, poètes, écrivains qui mourront avant d'avoir été. Pleurer aussi pour Alphonse, mon gardien mutilé, qui croyait que ce serait la « der des der ». Mes larmes perlent le long de mon visage, mais personne ne les décèlera, pas même l'expert Goulinat qui m'authentifiera quelques jours plus tard, et me restaurera.

Oui, moi, l'Indifférent, je pleure.